

Lundi 17 juin 2024

Je suis perdu dans le monde humain

THÉÂTRE La pièce, écrite et mise en scène par Guillermo Pisani, pose en trois séquences percutantes la question de la place possible d'un étranger non européen.

Asmat est là, chez Agathe, le regard un peu absent, paisible, devant la machine à café en panne. Ils sont assis autour de la table de la cuisine. L'homme n'a pas d'âge, jeune sans doute. La femme est peut-être plus âgée. Elle milite dans une association d'aide aux migrants. On comprend qu'Asmat attend de savoir s'il sera accepté sur le territoire national par les autorités. Agathe l'héberge temporairement, comme elle l'a fait déjà sans doute pour d'autres migrants. Ce n'est pas pour elle une mission, plutôt une action naturelle. Le jour, elle va « à (s)on travail ». Le reste de son temps est consacré à cet accueil.

L'auteur et metteur en scène argentin Guillermo Pisani n'en dit guère plus. Pourtant, ce spectacle, créé en 2011 et repris en cette fin de saison à Paris, pose avec clarté des questions qui touchent à la solidarité, à l'identité et aussi aux rapports sociaux entre les individus. Que sait-on d'Asmat ? Peu de chose. Et s'il sort la nuit, avec quelques outils en poche, quelles sont ses activités ? Au début, le personnage ne parle pas ou peu. Barrière de

la langue... Puis la parole se débloque. Le récit est linéaire mais il fait des sauts dans le temps.

Guillermo Pisani a conçu *Je suis perdu* en trois parties, comme des actes, mais qui n'ont pas de lien direct entre eux. Le numéro deux (l'ordre s'affiche sur le mur du fond) met aux prises un écrivain retenu pour participer à un festival « d'auteurs en exil », une metteuse en scène et la responsable de la manifestation. Laquelle attend de lui qu'il développe pendant cette résidence son texte évoquant une *Jeunesse à Homs*, ville de Syrie dont il serait originaire, texte avec lequel il a été sélectionné. Mais il veut, lui, abandonner ce passé pour écrire la suite des *Deux Téléphones*, un abracadabrant vaudeville autour d'un maire de Paris, de sa femme et de sa maîtresse.

DU VAUDEVILLE AU POLAR

Projet qui ne convainc pas l'organisatrice. Posant ainsi la question de la liberté pour tout créateur, mais aussi celle du regard porté par une autorité, quelle qu'elle soit, sur un étranger qui n'entre pas forcément dans les cases imaginées pour lui au nom de principes et de bons sentiments. Introduisant

du théâtre dans le théâtre, les trois comédiens se mettent alors à jouer quelques moments de la pochade vaudevillesque. Les portes claquent à toute volée, le mari, la femme et l'amante se poursuivent. L'ensemble est totalement déjanté, et d'une drôlerie absolue.

Puis, sans transition ou presque, la troisième partie tourne autour d'Anbar, jeune biologiste marocaine qui vient de rejoindre une unité de recherche du CNRS. Son arrivée bouleverse l'organisation du service, et le manque de moyens financiers se fait sentir. Pour autant ses travaux sur « le développement des tumeurs dans des œufs de poule » se passent dans la bonne entente, jusqu'à ce que tombent les masques. Ce troisième acte est construit comme un polar. Avec suspense et angoisse. Les trois comédiens glissent d'un rôle à l'autre. Caroline Arrouas, Boutaina El Fekkak et Arthur Igual font là un sans-faute total. Entre comédie, respect de l'autre au-delà des origines et partage d'humanité. ■

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 23 juin, à la Tempête, Cartoucherie de Vincennes, Rens. : 01 43 28 36 36 ; www.la-tempete.fr

